

Pierre : [suite]

Autor(en): **Deslys, C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **13 (1875)**

Heft 25

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183297>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PIERRE

II

Au même instant, les deux blondins firent une seconde irruption, plus impétueuse peut-être que la première, dans la salle basse. Déjà de retour (les deux pauvres petits avaient dû courir bien fort), ils se jetèrent au cou de Pierre Aubert avec une telle spontanéité, une telle joie, une telle tendresse, que bien vite j'ajoutais tout bas :

— C'est un excellent père !

Mais quel ne fut pas mon étonnement, lorsque les deux voix enfantines, pouvant enfin remonter du cœur aux lèvres, s'écrièrent à la fois :

— Bonjour, bonjour, mon oncle Pierre !

Ce n'était que l'oncle des deux enfants?... Ce n'était pas le mari de Césarine ? De la part d'un frère, ou même simplement d'un beau-frère, tant de soumission, tant de résignation, tant d'abnégation devenait bien plus remarquable encore !

Mais ce qui me sembla surtout étrange, ce fut la passion toute paternelle de Pierre Aubert pour les deux enfants.

Il les avait pris sur ses genoux, il leur souriait, il les embrassait, il les caressait avec un si touchant amour, que moi-même, qui considérais à l'écart ce tableau, je m'en sentis tout ému.

Un instant ainsi se passa.

Puis tout à coup, et comme si une ancienne blessure eût ressaigné en lui, quelque douloureux souvenir, Pierre Aubert pâlit affreusement... une larme roula dans ses yeux... il se leva... et, bien que d'une voix toujours pleine de douceur, écartant sa nièce et son neveu :

— Allez jouer sur la grève, dit-il, allez, mes enfants !

Dire ce qu'il y eut de poignante tristesse, et néanmoins de singulièrement affectueux dans ces deux derniers mots, non... ce serait impossible.

Les deux pauvres blondins, tout contristés l'un et l'autre, hésitèrent un instant. Puis, éloignés par un nouveau geste presque suppliant de leur oncle, surtout par une plus concluante rebuffade de la part de Mme leur mère, ils disparurent, mais non plus en courant, dans la direction du rivage.

— On sait bien que vous ne les aimez pas!... fit alors Césarine d'un air rêche, mais il est inutile de tant le montrer à ces pauvres petits !

Pierre ne répondit pas. Il ferma les yeux et porta la main à son cœur, comme pour y comprimer une trop juste révolte ou une cruelle souffrance. Puis, allant prendre une bêche dans un coin :

— Je vais travailler à notre jardin, dit-il simplement.

Et il sortit.

En regardant le pauvre pêcheur s'éloigner, Césarine avait eu un mouvement d'épaules, une grimace...

Déjà je presentais un drame villageois... Je suivis Pierre, et de loin, caché derrière un buisson, j'observai. Pierre arriva effectivement à un petit enclos de légumes situé sur les confins du village; effectivement, il planta sa bêche; mais presque aussitôt, se redressant, bien que la main toujours appuyée sur l'extrémité du manche, il se prit à regarder étrangement certaine maisonnette dont le toit fumait à quelques pas au-dessous de lui, dont l'une des fenêtres était entièrement tapissée par les rameaux fleuris d'un rosier grimant.

C'était à cette fenêtre uniquement que semblaient rivés les regards du matelot.

A travers le tremblottant rideau de verdure, j'entrevis une ombre de femme.

Immobile comme une statue, Pierre Aubert resta là jusqu'à la nuit close, jusqu'à ce que la dernière étoile se fût allumée dans le ciel.

Puis, la bêche sur l'épaule, il reprit à pas lents le chemin du village.

Mais au moment où, pour ainsi dire, il s'était arraché du milieu du champ, j'avais distinctement entendu le soupir désolé d'un cœur sans espérance !

Le lendemain matin, au sortir de la messe, j'aperçus Pierre Aubert sur le seuil de l'église.

D'une main, il tenait les deux enfants; l'autre, humide d'eau bénite, était silencieusement tendue vers une jeune femme qui, prête à sortir, allait passer devant lui.

Une bien douce et bien belle créature, je vous le jure... au teint d'une mate blancheur, bien que ce fut une simple paysanne, aux longs yeux noirs pudiquement baissés, à l'angélique sourire... et qui, bien qu'elle parût avoir trente ans, conservait encore au front le chaste cachet de la virginité première.

Lorsque les doigts se rencontrèrent, il y eut chez tous les deux un frémissement, une pâleur, un éclair...

N'était-ce pas là cette ombre que j'avais entrevue, la veille au soir, à travers les roses ?

Quelques instants plus tard, le doute ne m'était plus permis. La mer remontait de bonne heure ce jour-là, les pêcheurs s'apprétaient à regagner leurs plates.

Pierre Aubert parut le premier; mais, prenant le plus long, il passa devant la maisonnette au rosier.

A ses pieds une fleur tomba.

Il la ramassa vivement, la cacha de même dans sa vareuse, et, comme un voleur qui vient de dérober un trésor, il s'enfuit.

Vers le soir, au moment où les plates quittaient leur mouillage, je vis encore... car j'observais toujours... un mouchoir blanc qui flottait à la fenêtre que vous savez.

Pierre Aubert était debout à l'arrière de sa barque, les yeux plus que jamais fixés vers la maisonnette. Evidemment il y avait une histoire. J'eusse pu la connaître tout de suite en interrogeant un des Villervillois, une des Villervilloises surtout, surtout peut-être la Césarine. Mais, quelle que fût l'impatience de ma curiosité, je me dis :

— Attendez... je ne veux rien apprendre que de Pierre lui-même !

Quinze jours plus tard, j'étais un soir avec mon hôte à bord de sa plate. La nuit s'avavançait, splendidement étoilée. Le calme était profond, la mer immobile. Le mousse et le matelot dormaient dans la cabine, en attendant que le réveil de la brise permit de jeter les filets. Pierre, dont j'étais devenu l'ami, vint s'asseoir à mes côtés sur une voile, et prit la parole en ces termes... ou du moins à peu près, car peut-être ne parviendrai-je pas à conserver à son récit la fine fleur de sa simplicité touchante :

Vous désirez savoir pourquoi je ne suis pas gai?... C'est bien simple, et cela vous fera peut-être sourire. N'importe... Voici :

J'aime Marie! Avais-je besoin de vous le dire? Comment cet amour-là nous est-il venu à tous les deux? C'est que le bon Dieu nous l'avait mis au cœur dès notre naissance, voyez-vous bien! Car nous étions tout petits enfants encore que nous nous chérissions déjà. En grandissant, ça n'a fait que croître. On nous rencontrait toujours ensemble, dans le même sillon, dans le même buisson, dans le même rayon, dans la même vague!... Premiers mots, premiers jeux, premières larmes, premiers sourires, tout nous fut commun. Quand nous étions restés longtemps rêveurs, et que l'un des deux reprenait tout à coup la parole, l'autre ne manquait jamais de s'écrier : « Tiens, je le pensais ! » Je croirais presque que nous avons le même esprit, la même âme; il y a des vieux dans le village qui l'ont dit souvent. (A suivre.)

La livraison de juin de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants :

I. LE MUSCLE, étude physiologique, par M. L. Hermann. — II. LE JOURNAL DE M. GREVILLE, par M. Charles Vincens, (seconde et dernière partie). — III. LE DOCTEUR WEISEMANN, nouvelle par Mlle Julie Anneville. — IV. LA FRANCE ACTUELLE, par M. Ed. Tallichet, (sixième partie). — V. SCÈNES DE LA VIERURALE EN ECOSSE. LE DRAINEUR, nouvelle, (suite et fin). — VI. LA NOUVELLE ORGANISATION JUDICIAIRE DE LA RUSSIE, par M. Ernest Lehr. — VII. CHRONIQUE PARISIENNE. — VIII. CHRONIQUE ITALIENNE. — IX. BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE. Faleyrac. Histoire d'une commune rurale, par Jules Steeg.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, Lausanne.

L. MONNET.